

Les myosotis

L'imposant coucou de la Forêt Noire immigré depuis peu dans le salon marqua de son sifflet mécanique la demi-heure après midi. Line regardait par la baie de la cuisine, par-delà les jardinières de la terrasse, par-delà les frondaisons des liquidambars qui garnissaient la limite de sa propriété. Son regard fixait les nuages qui faisaient la course dans le ciel, mais ne prêtait pas attention à leur ordre d'arrivée. La table était élégamment dressée dans la salle à manger : deux couverts, quatre verres en cristal de Baccarat, des serviettes brodées aux initiales du foyer et un rond de serviette (souvenir d'un séjour estival à Houlegate) posé en face d'elle, comme un carton de place dans les repas de mariage : « Thibault ».

Thibault était son petit-fils, le plus jeune de ses sept petits-enfants. Il était encore étudiant à l'Université de Strasbourg mais depuis la dernière rentrée, il gagnait déjà sa vie : après un Master d'Histoire Ancienne, il venait d'être admis à l'agrégation. « Agrégation d'histoire, Mamineline. Pas d'histoire-géographie. Je suis prof d'histoire-géo, mais je suis agrégé d'histoire. ». Pour Line, cette réussite était une fierté personnelle, presque une revanche. Non-pas qu'elle n'eut pas la possibilité de s'enorgueillir d'études supérieures (elle avait une maîtrise de lettres classiques), mais parce qu'à la demande de son mari (et probablement aussi par la volonté de sa belle-mère), elle avait dû abandonner dès sa première grossesse toute ambition d'avoir un statut social autre que celui d'épouse et de mère. Aux portes de l'agrégation, elle avait accouché de François-René, l'oncle aîné de Thibault. La carrière enseignante qu'elle convoitait s'était mue en carrière domestique, plus convenable à une femme de son rang social. Avec dévouement et résignation, elle avait élevé ses quatre enfants, lesquels avaient tous obtenus des situations très respectables comme il se devait dans une famille dans laquelle le patrimoine financier était transmis avec le patrimoine génétique. Que l'on en juge : un polytechnicien, une avocate, un médecin et une galeriste d'art. Ainsi, dans le sillage de la doctrine paternelle, aucun n'avait considéré la carrière enseignante comme une éventualité : trop populaire, trop servile. En dehors de l'université (et encore, pas dans n'importe quelle discipline), enseigner était perçu chez les Schlienger comme une activité subversive.

Quelle vision de la société ! C'est peu dire que l'esprit était « réactionnaire » chez les Schlienger. Héritier des Fonderies Alsaciennes Schlienger-Bauer, Anne-Henri présidait à la destinée des cinq usines de fabrication d'alliage métallique créées par ses deux grands-pères. La fin du XIXe puis le XXe siècle avaient assuré la fortune de cette famille : du chemin de fer à l'armement, il ne s'était jamais écoulé plus d'une demi-décennie sans que les événements internationaux n'assurent le plein emploi dans leurs ateliers. Depuis, le temps de l'industrie avait passé, les trente glorieuses avaient émigré loin de l'Europe en emportant dans leur délocalisation les savoir-faire et les outils de production. Bénéficiant alors des « divines » nationalisations de 1981 à un moment où l'activité industrielle déclinait, la famille s'était reconvertie sans difficulté : le capital financier avait remplacé le capital industriel, et l'on s'était orienté vers des activités libérales sans chercher le moins du

monde à récupérer un bien industriel devenu totalement obsolète cinq ans plus tard. Le berceau alsacien de la famille avait été vendu sans regret : il avait déjà été abandonné deux fois lors des annexions du territoire par l'Allemagne, et il devenait notoirement inconfortable. Désormais, Line logeait dans une propriété de La Wantzenau, une grande maison construite selon les règles de l'art les plus avancées du confort écologique. Son mari n'avait pas survécu plus d'une année à ce nouveau domicile, quoiqu'il ne s'était jamais plaint de ce déménagement, reconnaissant bien facilement l'avantage financier d'occuper un bâtiment dépourvu d'histoire, mais convenablement isolé et chauffé.

Leurs enfants avaient pris le vent du grand large depuis longtemps. François-René dirigeait une entreprise d'exportation à Hong-Kong depuis la rétrocession du territoire à la Chine, Héloïse était associée dans un cabinet de droit commercial à Londres, Charles vivait entre la France et l'Île Maurice, n'exerçant son métier de neuropsychiatre que six mois dans l'année et Anne-Marie (la dernière, la mère de Thibault) était - aux dernières nouvelles - en Californie pour six mois au moins à l'occasion d'une exposition consacrée à Banksy. Toute la famille ne se retrouvait guère qu'au moment des fêtes de fin d'année, lorsque les effluves de vin chaud des marchés alsaciens et les obligations annuelles de gestion patrimoniale donnaient une raison suffisante pour que chacun fasse le voyage jusqu'à Strasbourg.

Seul Thibault, totalement conforme à l'esprit frondeur des derniers-nés de chaque génération de cette famille, avait demandé à poursuivre ses études supérieures dans la capitale alsacienne. Cette décision avait surpris sa mère qui l'élevait seule à Paris depuis sa naissance, lorsqu'elle ne séjournait pas pour quelques mois ailleurs dans le monde. L'identité du père n'avait jamais été dévoilée à personne, mais Line savait que Thibault l'avait déjà rencontré et qu'il le retrouvait occasionnellement durant des congés d'été. Du fait des absences répétées d'Anne-Marie, Thibault avait été rapidement placé en internat et presque toute sa scolarité s'était déroulée dans ce cadre autarcique et dépourvu de tendresse. Seules les vacances scolaires étaient l'occasion de retrouver la maison de Mamiline, passant là-bas les seuls moments de son enfance durant lesquels il était inondé de tendresse et d'affection. Dès sa majorité, il avait donc décidé qu'il s'inscrirait à l'Université de Strasbourg. Cela n'avait guère posé de problème : l'administration de celle-ci se souvenait bien de son nom de famille, éminent parmi les réguliers contributeurs au financement des projets universitaires. Une à deux fois par semaine, et presque tous les week-ends, Thibault déjeunait ou dînait avec Line, dormant sur place lorsque le moral n'y était pas.

Ce premier vendredi de juillet, Line attendait donc son petit-fils pour déjeuner. Pour la dernière journée de l'année scolaire, celui-ci venait fêter sa titularisation et l'arrivée des congés d'été. En réalité, Thibault était déjà en congé depuis deux semaines du fait des aménagements de cours liés à l'organisation et à la correction des épreuves du baccalauréat. Il n'y avait donc aucune

raison apparente pour qu'il soit en retard. Line se leva pour vérifier son smartphone : aucun appel en absence n'était signalé, aucun SMS n'était arrivé. Balayant machinalement son historique de communication, elle retrouva sa dernière conversation avec Thibault, quelques jours plus tôt. Ils avaient bien convenu de déjeuner ensemble aujourd'hui chez elle.

Pour une retraitée née avant la Seconde Guerre Mondiale, Line était particulièrement aguerrie aux modes de communication contemporains. Après des débuts hésitants, quelques erreurs de destinataires et de nombreux envois trop hâtifs, elle était devenue une experte dans le maniement des applications de messagerie instantanée. Le paroxysme numérique fut atteint lorsqu'elle créa son profil sur Facebook, devenant amie en deux jours avec plus de deux cents contacts ! Il faut dire qu'elle avait du temps : l'excellent rendement de ses actifs financiers lui permettait de conserver du personnel de maison, et puisqu'elle était veuve, elle disposait du matin au soir de longues heures libres à occuper. Comme sa famille s'était dispersée aux quatre coins du monde et qu'aucun signe alarmiste sur sa santé ne venait justifier de lui rendre visite, elle se trouvait finalement bien seule. C'est donc peu dire que la vieille dame était heureuse du choix de son petit-fils de venir faire ses études si proche d'elle.

Line se décida à lui envoyer un SMS. Elle commença à composer un message très classique pour lui demander où il se trouvait, mais se ravisa avant de presser la touche « Envoyer » : n'allait-elle pas le contrarier en paraissant impatiente ? La technologie n'avait rien amputé de son extrême attention à l'à-propos des messages, à la tonalité des contenus, à l'équilibre des phrases. Elle était depuis toujours amoureuse des mots et le changement de millénaire n'avait en rien affadi cette passion. Ne se servant jamais d'un correcteur orthographique automatique, elle assurait une concordance parfaite dans l'emploi des temps conjugués, attribut suranné d'une élégance d'esprit qu'elle n'entendait pas abandonner. « J'écrirai comme vous le faites seulement lorsque je n'aurai plus toute ma tête. » répétait-elle affectueusement à ses arrière-petits-enfants qui lui adressaient des messages dont la plupart n'étaient compréhensibles qu'à la condition de les lire à haute voix. Or, elle s'était bien rendu compte que ces messages instantanés avaient bouleversé le rapport aux autres. Le contact électronique était devenu prioritaire sur la présence physique. On vaquait sitôt entendu le tintement caractérisant l'arrivée d'un message. On suspendait une conversation avec son interlocuteur pour lui préférer un face-à-face virtuel. Cette évolution lui déplaisait. *O tempora, o mores* pensait-elle. Est-il bien avantageux d'être en contact avec tant de personnes si c'est pour en étreindre un si petit nombre ? Et puis, les portables nous ont dépouillés de toute patience. Ils nous privent des vertus de l'attente : sentir monter le désir des retrouvailles, goûter la saveur des questions laissées en suspens, laisser l'imagination vagabonder... Tout cela s'est perdu.

Elle reposa le téléphone sans envoyer de message. L'impatience ne triompherait pas aujourd'hui. Pourtant, la demi-heure supplémentaire qu'elle dut attendre ce jour-là fut peut-être

l'une de celle qu'elle garda la plus vive dans sa mémoire. Elle savait en effet que son petit-fils était nommé en région parisienne à la prochaine rentrée, et cette séparation annoncée lui rendait l'attente pénible. On imagine donc sans peine sa joie lorsque Thibault arriva enfin chez elle, au moment même où le coucou sifflait la première heure de l'après-midi. Son humour naturel, son sourire enjôleur et sa tendre affection pour sa grand-mère effaçaient sans peine les stigmates de l'heure d'attente. D'ailleurs, il avait une sérieuse raison pour la justifier : désireux de marquer cette occasion par un présent, il avait couru la ville pour trouver une édition originale (quoique posthume) du recueil *Chantefleurs* de Robert Desnos, le poète préféré de Line. Celle-ci fut autant ému par l'attention témoignée que par le remords de l'impatience ! Ouvrant le livre au hasard, elle tomba sur le poème *Myosotis* qu'elle récita les yeux (presque) clos ! Thibault feignit d'être dupe et s'extasia devant sa mémoire. Elle l'embrassa en riant, le serrant avec une intensité telle qu'il en fut surpris.

Le repas qui suivit fut un moment de pur bonheur pour Line. On aurait dit deux camarades qui se retrouvaient après la longue séparation des vacances estivales. Thibault parlait de ses cours comme professeur au Lycée Bartholdi de Colmar, des enseignements qu'il suivait encore à l'ESPE de Strasbourg, de ses émois de jeune homme... Line était pour lui comme une confidente, avec une oreille plus attentive encore que celle de son meilleur ami. Et elle savait donner de bons conseils. Dans toute sa vie, elle n'avait pas manqué d'occasions d'observer le monde. Elle était comme un grand livre qu'il fallait seulement prendre le temps d'ouvrir et de feuilleter. La vieille dame aimait ce garçon : plus que tous les autres membres de la famille, il lui ressemblait. Faisant fi des convenances et des hypocrisies de son milieu, il menait sa vie avec une liberté assumée. Sans manquer jamais de respect à ses proches, il faisait ses choix selon son cœur et ne cédait jamais contre son gré.

Mais alors qu'il expliquait qu'il envisageait de ne pas rejoindre sa prochaine affectation pour préparer à la place un doctorat, Line eut soudain la sensation d'un voile progressif devant les yeux, puis d'une sorte de vertige provoqué par un éloignement rapide de tout ce qui l'entourait, comme si elle était soudainement aspirée en arrière. Thibault ne semblait pourtant rien remarquer d'anormal et continuait de lui parler en finissant son assiette. Les images devinrent finalement noires, et Line se sentit flotter dans un espace obscur et apaisant, sans ressentir la moindre douleur ni la moindre angoisse. Elle flottait, mais c'est tout ce qu'elle sentait. Elle ne pensait plus.

Le neurologue se tourna vers son collègue.

- Docteur Schlienger, nous venons d'interrompre le cycle en cours, sa tension est trop faible. Votre maman vient de vivre sa dernière réminiscence. Nous ne pourrons plus utiliser le caisson

rétronirique pour la réactivation de ses souvenirs. Elle n'a plus la force de supporter le champ électromagnétique induit. Elle est *définitivement* plongée dans le coma.

Définitivement : Charles Schlienger acquiesça avec un flegme apparent, mais cet adjectif résonnait dans sa tête comme une détonation de revolver. Il savait que cet instant surviendrait un jour où l'autre. Depuis que la maladie d'Alzheimer s'était déclarée cinq ans plus tôt, leur mère Line avait connu une dégénérescence extrêmement rapide. Les dernières avancées en biotechnologie avaient permis de maintenir vivaces de nombreux souvenirs grâce à cette invention issue des travaux du NeuroPôle de Strasbourg, le caisson rétronirique. Progressivement enfermée dans une prison dont l'oubli était les barreaux, elle avait bénéficié de quelques périodes de rémission grâce à cet appareil expérimental capable de faire ressurgir pour un temps les souvenirs enfouis dans la mémoire du patient. Mais le corps s'était irrésistiblement recroquevillé, les fonctions vitales devenaient de plus en plus difficiles à assumer. La conscience s'évaporait. La connexion avec le monde des vivants était perdue.

À l'arrière du docteur Schlienger se tenait son plus jeune neveu et sa femme. Venu de Paris où il était désormais maître de conférence à l'université Paris 1 Panthéon - Sorbonne, Thibault voulait voir une fois encore le visage autrefois si rayonnant de sa grand-mère. Leur attachement réciproque était demeuré intact malgré la maladie. Depuis une année, elle n'avait plus aucune réaction et semblait inconsciente. Pourtant, lors des séances de caisson rétronirique, elle semblait sourire. C'était très léger, presque imperceptible. Mais cela suffisait à Thibault.

Il s'avança doucement, et déposa un bouquet de myosotis entre les mains croisées de Line.